

PARUTIONS

Anne DUFOURMANTELLE « Chroniques »

Préface de Robert Maggiori, (Ed. Rivages)

Psychanalyste et philosophe, Anne Dufourmantelle (1964-2017), auteure de nombreux livres, a tenu pendant deux ans (2015-2017) une chronique régulière dans Libération. Ces textes sont aujourd'hui réunis en un volume et accompagnés d'une belle préface de Robert Maggiori.

Au fil des pages, on retrouve son style, sa douceur et surtout sa manière si singulière de parler d'un livre qu'elle aime, de rendre hommage à des personnalités : Jean Delay (féroce et ironique), Peter Sloterdijk (pessimiste et énergique) ou François Hollande (« poisson rouge » indéchiffrable) ; ou encore de raconter l'air du temps. On découvrira donc ici, outre les portraits, une suite de récits qui s'enchaînent en un joli désordre : facettes de la folie, étude sur le sublime, relations entre vérité et propagande.

Dans un texte de 2009, ajouté en appendice, elle évoquait le 20^e anniversaire de la création de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) : « Jamais une époque, disait-elle, n'aura autant idéalisé ses enfants (...). La réalité est tout autre. Abus, pauvreté, abandon. Les enfants n'ont qu'à se taire. » Au-delà du calme des apparences, Anne Dufourmantelle savait se montrer d'une implacable dureté quand il s'agissait de l'enfance en danger et elle l'a prouvé : elle est morte d'un arrêt du cœur, à Pampelonne, en juillet 2017, en sauvant un enfant de la noyade.

Elisabeth Roudinesco pour Le Monde des Livres

Roland GORI : Et si l'effondrement avait déjà eu lieu L'étrange défaite de nos croyances

(Ed L.L.L)

Les croyances, les catégories de jugement et les manières de penser le monde et l'humain qui ont fondé et inspiré les sociétés thermo-industrielles se sont effondrées. Nous sommes pris sous les décombres de cet effondrement. Comme en attestent nos malheurs actuels, - pandémie, crise climatique, crises sociale et psychique -, symptôme de notre impréparation

culturelle, sociale et civilisationnelle. Notre sol s'est dérobé, nos fondations s'effondrent, comment alors penser l'avenir ?

Signalons également la publication en Livre de Poche d'un ouvrage paru il y a quelques années de **Roland Gori et Marie-José Del Volgo : Les exilés de l'intime**

Woody ALLEN : Soit dit en passant

L'autobiographie du réalisateur américain Woody Allen est parue en français le 3 juin aux éditions Stock.

Elle a été traduite par Marc Amfreville et Antoine Cazé.

On lira ci-dessous un entretien de **Elisabeth Roudinesco** avec **Pierre de Gasquet** (Les Echos du 22 mai 2020)

Woody Allen, ce n'est ni les Atrides ni les Damnés"

Que pensez-vous du débat ouvert sur la publication des mémoires de Woody Allen ?

Je pense que la liberté des éditeurs doit être inconditionnelle dans le cadre du respect de la loi. On ne diffuse pas de textes injurieux, antisémites ou qui violent le principe de la vie privée d'autrui, etc. A partir de là, tous les chantages visant à interdire la publication d'un livre sont inadmissibles, d'où qu'ils viennent. Nous sommes dans une période où fleurissent des meutes indignées qui portent atteinte à la liberté d'expression en s'érigeant en tribunal. Plutôt que de critiquer le contenu d'une pièce, d'un livre, d'un film, ces meutes font pression auprès des producteurs, éditeurs, metteurs en scène, conservateurs de musée, etc. pour faire interdire des spectacles, des expositions ou des oeuvres qui ne leur conviennent pas. Ce fut le cas en 2013 lorsqu'on tenta de censurer un tableau de Balthus lors d'une exposition au Metropolitan Museum de New York, à cause de sa « nature offensante ». Même chose pour le dernier film de Roman Polanski, *J'accuse*, boycotté par des féministes.

Peut-on voir Woody Allen comme une victime collatérale du mouvement MeToo ?

MeToo existe depuis 2007 et s'est amplifié en 2017 et le fils de Woody Allen a joué un rôle important dans la dénonciation des agressions sexuelles commises par Harvey Weinstein, lequel a été jugé et condamné, à juste titre, par la justice de son pays. Je dirais plutôt qu'il y a, depuis l'affaire Weinstein, une recrudescence de campagnes qui, par leur violence, détruisent la liberté critique de chacun face à une oeuvre. Comment, par exemple, critiquer un livre dès lors que l'éditeur a subi de telles pressions pour ne pas le publier ? Je félicite et je soutiens Manuel Carcassone, PDG de Stock, pour son courage. Il n'a pas cédé aux pressions qui s'exerçaient sur lui (Hachette BOOK Group) et a maintenu la publication des mémoires d'Allen. C'est la seule chose qui compte. Mais ce combat pour la liberté place le critique littéraire dans une position intenable : dans un tel climat, il ne peut plus chroniquer sereinement le contenu de l'oeuvre. S'il en fait l'éloge, il sera catalogué comme béni-oui-oui de l'éditeur, s'il démontre sa nullité, il sera rangé dans le camp des lyncheurs.

Peut-on parler de risque de « Maccarthysme culturel » ?

Oui, bien sûr. Tout cela vient des années 1990, lorsque le « politiquement correct » a commencé à sévir dans les universités américaines. Au départ, il s'agissait de lutter contre des discriminations. Mais cela s'est retourné en son contraire quand la gauche américaine a substitué des luttes identitaires à des luttes classiques (sociales et de classes). D'ailleurs, Philip Roth a été victime de ce genre de campagne lorsqu'en 2002, il a publié un de ses plus beaux romans : *La Tache (The Human Stain)*. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, bon nombre d'éditeurs engagent des « détecteurs d'offenses » qui relisent les livres jugés « suspects » de ne pas être politiquement corrects.

Ne peut-on considérer l'affaire Woody Allen comme une tragédie ?

Non, je ne vois pas de dimension tragique dans cette affaire de famille. Ce n'est ni les Atrides, ni les Labdacides, ni Les Damnés de Visconti, ni Le Parrain de Coppola, mais plutôt une comédie de boulevard. Voilà une actrice qui a quinze enfants, dont onze ont été adoptés, dont plusieurs sont morts, et voici un metteur en scène qui a épousé l'une des filles adoptives de cette actrice, laquelle a été sa compagne, et qui a adopté avec sa belle-fille deux autres enfants, parce qu'il refuse d'engendrer une progéniture. Voilà un fils qui dénonce les abus de son père et dont la mère affirme qu'il serait le fils de Frank Sinatra, plutôt que celui de ce père qu'il dénonce. Et voilà que depuis des années, parents et enfants se déchirent par médias interposés, à coup d'accusations et de témoignages. Certains enfants prennent le parti de la mère, d'autres celui du père et rien ne les arrête dans la poursuite de leur jouissance à se haïr les uns les autres.

Une situation tragique suppose que les « héros » soient en mesure

d'affronter leur propre humanité, face à un destin qui les contraint à agir en sens contraire de leur désir, ou qui, au contraire, les entraîne vers une démesure transgressive, d'où ils ne peuvent s'échapper que par la mort : que le destin s'appelle Dieu, le fatum, la statue du commandeur, la Loi de la cité, le Surmoi, peu importe.

Si un historien voulait un jour raconter l'histoire de la famille Allen en transformant le théâtre de boulevard en une vraie tragédie, pourquoi pas ? Je lui souhaite bonne chance.

Camille CREYGHTON : Résurrections de Michelet. Politique et historiographie en France depuis 1870
(Eds. de l'EHESS).

Résurrections de Michelet, retour sur une success-history

Dominique Kalifa pour Libération (Mai 2020)

Camille Creyghton retrace le formidable destin posthume de l'historien, auteur d'une œuvre célébrant la nation et la Révolution et transcendant les écoles et les périodes, porté par sa veuve puis par des héritiers comme Gabriel Monod.

De tous les historiens du XIXe siècle, qui en compta beaucoup (pensons aux frères Thierry, Augustin et Amédée, à Guizot, à Edgar Quinet, à Victor Duruy), Michelet est sans conteste le plus célèbre. Il est surtout le seul qui continue aujourd'hui à être édité, lu et commenté au-delà du cercle étroit des spécialistes. C'est cet extraordinaire destin posthume qu'analyse Camille Creyghton. Son livre retrace le complexe processus, édifié à la croisée de l'histoire, de la politique et de la littérature, «par lequel Michelet accéda au statut d'historien canonique».

L'enquête débute donc en 1878, au lendemain de la mort de l'historien. Le premier rôle revient à sa jeune veuve, Athénaïs (elle avait vingt-huit ans de moins que lui), qui batailla ferme pour obtenir l'héritage intellectuel et éditorial du défunt. Elle dut pour cela faire valoir sa qualité de coauteure des dernières œuvres, la Mer, l'Oiseau, l'Insecte ou la Montagne, qui voient l'histoire de la nature l'emporter sur celles des hommes. Devenue dépositaire légitime, elle déploya une intense activité, adaptant, vulgarisant, valorisant les livres de Michelet pour qu'ils trouvent un plus vaste public. La

jeune République la seconda utilement. Le régime, encore fragile, avait besoin de figures fondatrices.

Républicain, anticlérical, auteur d'une œuvre qui célébrait la nation et la Révolution française, Michelet était un candidat idéal. Ses obsèques avaient déjà donné lieu à une grande manifestation. Quatre ans plus tard, on éleva au Père-Lachaise un monument en son honneur. Puis on donna son nom au lycée de Vanves (près de Paris) et on orna de portraits flatteurs la nouvelle Sorbonne, inaugurée en 1889. Le centenaire de sa naissance tomba mal (1898, en pleine tourmente dreyfusarde), mais l'œuvre de canonisation se poursuivit : bustes, statues, noms de rues lui furent dédiés, seul le Panthéon fit défaut.

L'initiative passa alors aux historiens. On a longtemps opposé l'école dite «méthodique» de la fin du XIXe siècle, férue de scientisme et de professionnalisme, aux «romantiques» dont Michelet aurait été la tête de file. Le livre de Camille Creighton démonte cette fausse discontinuité. Car l'héritier le plus actif de Michelet fut Gabriel Monod, fondateur en 1876 de la très sérieuse Revue historique et patron de la nouvelle école. Monod multiplia les références à l'historien, édita dès 1893 ses Œuvres complètes, célébra son symbolisme et sa puissance imaginative, indispensables pour «ressusciter le passé, ce qui est le but suprême de l'histoire». Nommé en 1905 au Collège de France, il consacra tous ses cours à l'œuvre de Michelet et, grâce aux papiers personnels que la veuve de l'historien lui avait confiés, s'attela à une biographie qui parut à titre posthume, en 1923.

Bien sûr, des voix discordantes s'élevèrent : les plus «positivistes» trouvaient Michelet trop littéraire, les plus socialistes l'accusaient de négliger les questions économiques, celles de l'Action française ne lui pardonnaient pas son républicanisme. Mais rien de cela n'entama la gloire de Michelet, à laquelle contribua aussi Ernest Lavisse, nouveau pape de l'histoire universitaire, et qu'entérina le patriotisme exacerbé de la Grande Guerre.

Le flambeau fut repris après-guerre par Lucien Febvre, qui fit de Michelet le père des «mentalités», d'une histoire sensible aux passions et aux affects. L'œuvre s'ouvrit alors à tous les vents : Barthes la sillonne à la recherche d'un «réseau organisé d'obsessions», Hayden White y traque une poétique, et la Sorcière connaît une grande fortune publique. Grâce à Paul Viallaneix, analyste méticuleux des manuscrits, des carnets, de la correspondance, l'historien entre de plain-pied dans le champ littéraire. Cette capacité de Michelet à transcender les périodes, les écoles, les disciplines, apparaît d'autant plus saisissante que son apport proprement «historique» - en termes de savoirs - demeure somme toute modeste. Sa puissance est ailleurs. L'engagement républicain et patriotique est évidemment décisif. En 1959, Malraux faisait encore de Michelet l'une des figures centrales,

quasi prométhéenne, de la grandeur nationale. La puissance créatrice, la force d'évocation d'une écriture qui entendait lier d'un même geste l'individu, la société et la nature, y sont aussi pour beaucoup. Mais le génie de Michelet est sans doute d'avoir le premier, au moment même où émergeait la conscience historique moderne, inventé la catégorie «Histoire de France». En dotant le pays d'une âme, d'une personne, il l'essentialisa comme entité vivante. Ce qui explique pourquoi, dans un pays où l'histoire a si longtemps été nationale, Michelet parvint à assurer, depuis l'âge romantique, une singulière continuité.